

conscience de ce qui venait de se passer en moi ; mon attention ne s'y arrêta pas ; je l'oubliai même durant plusieurs années ; mais lorsque, après d'inévitables tâtonnements pour le choix d'une carrière, je me fus livré tout entier à l'histoire, je me rappelai cet instant de ma vie et ses moindres circonstances avec une singulière précision. Aujourd'hui, si je me fais lire la page qui m'a tant frappé¹, je retrouve mes émotions d'il y a trente ans. Voilà ma dette envers l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le nouveau siècle littéraire. Tous ceux qui, en divers sens, marchent dans les voies de ce siècle, l'ont rencontré de même à la source de leurs études, à leur première inspiration ; il n'en n'est pas un qui ne doive lui dire comme Dante à Virgile :

*Tu duca, tu signore, e tu maestro*². »

Cette page est fort honorable pour Chateaubriand. Sainte-Beuve se garde bien de la citer. Il en détache seulement ce qu'il trouve de nature à laisser croire qu'Augustin Thierry a un peu abusé ses lecteurs, pour se donner le plaisir de mêler sa voix à un concert de flatteries. Il cherche à prendre son témoignage en défaut :

« On pourrait bien se demander ce que c'est qu'une impression qu'on reçoit et qu'on oublie durant plusieurs années ; — c'est lui-même qui prend soin de souligner, — et alors cela peut-il s'appeler une impulsion décisive ?³ »

1. On sait que Augustin Thierry, usé prématurément par ses travaux, était devenu aveugle et paralytique dès 1826.

2. *Récits des temps mérovingiens*, préface.

3. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 23, en note.

Qu'est-ce à dire ? Entend-il nier véritablement l'influence que Chateaubriand a exercée en histoire ? Non, sans doute. Lui qui s'autorise volontiers des opinions de Vinet, il sait bien que Vinet a écrit :

Chateaubriand « a renouvelé le goût des études historiques en faisant entrevoir de combien de poésie, de combien d'émotions et de jouissances nous privaient nos préjugés en histoire... Il a réveillé les souvenirs éteints, il a piqué la curiosité par la séduction quelquefois trompeuse de son coloris ; la foule a, sur ses pas, remonté le courant des âges ; la nation s'est informée de ses origines : ce poète a produit des historiens. »

Mais qu'est-il besoin de faire appel à l'autorité des critiques en général ? N'est-ce pas Sainte-Beuve lui-même qui a dit du *Génie du Christianisme* :

« Littérairement, il ouvrit une foule d'aspects nouveaux et de perspectives, qui sont devenues de grandes routes battues et même rebattues depuis : goût du moyen âge, du gothique, *poésie et génie de l'histoire nationale*, il donna l'impulsion à ces trains d'idées modernes, où la science est intervenue ensuite, mais que l'instinct du grand artiste avait d'abord devinées¹. »

Mais alors pourquoi chercher querelle à Augustin Thierry dans une note postérieure et s'efforcer de réduire la valeur de son éloquent témoignage ? On laisse prendre ainsi en flagrant délit cet esprit chicanier, qui nie, ou conteste, ou diminue, le plus

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 340. Ce passage fait partie du *texte*.

qu'il peut, tout ce qui est à l'honneur de Chateaubriand.

*
* *

Mais c'est assurément en ce qui regarde sa sincérité que la tendance se montre le mieux. L'apologiste de la religion est accusé on l'a vu, de n'avoir été, dans sa vie, qu'un acteur, un comédien de grand talent, voilà tout.

C'est l'idée chère à Sainte-Beuve : il y revient sans cesse, il y ramène tout, il en cherche partout des preuves, dans les faits les moins compromettants et les paroles les plus inoffensives. S'il ne masquait la faiblesse de son raisonnement, en évitant de raisonner et en concluant sans se donner l'air de conclure, ses lecteurs seraient fort étonnés de voir de telles conclusions sortir de telles prémisses.

Donnons quelques exemples.

Il reproche nettement au grand écrivain de n'avoir cherché en tout, dans les sentiments qu'il a montrés, comme dans les idées qu'il a soutenues, que l'occasion de faire de « belles phrases... nobles, brillantes, à effet », et dont la gloire rejaillit sur l'auteur, et « blasonnât son écusson ». Voilà, dit-il, ce qu'il « veut par-dessus toute chose¹ ».

Or ce qui provoque ce réquisitoire, c'est qu'avant d'achever les *Martyrs* l'auteur ait cru, comme Virgile, devoir parcourir les lieux qu'il avait à peindre. Là est son crime, tout son crime !

1. Chateaubriand et son groupe, t. II, p. 73.

Encore faut-il remarquer qu'au motif principal de son voyage s'en joignait un autre : le désir de visiter, en vrai pèlerin, le tombeau du Sauveur du monde.

« Il peut paraître étrange aujourd'hui », dit-il avec une ironie où il entre quelque dédain, « de parler de vœux et de pèlerinages ; mais sur ce point je suis sans pudeur, et je me suis rangé depuis longtemps dans la classe des superstitieux et des faibles... Si je n'ai point les vertus qui brillèrent jadis dans les sires de Coucy, de Nesles, de Chastillon, de Montfort, du moins la foi me reste ; à cette marque, je pourrais encore me faire reconnaître des antiques croisés¹. »

Il n'obéissait donc pas seulement à une préoccupation littéraire. Mais, l'eût-il fait, comment Sainte-Beuve aurait-il le droit d'en profiter, pour révoquer en doute les convictions qui ont inspiré sa vie ?

Singulière logique, il faut bien en convenir, et où éclate avec évidence l'injustice du parti pris !

Après cela, on est moins étonné de toutes les petites querelles que le critique cherche à la bonne

1. *Itinéraire*, 1^{re} partie ; œuvres complètes, t. V, p. 110. Chateaubriand explique à cet endroit les divers motifs, — le principal, comme il l'appelle, et les autres, — qui lui ont fait entreprendre son voyage en Orient. On se demande pourquoi Sainte-Beuve, cherchant à donner ces mêmes motifs, au lieu de les prendre où ils sont dans leur suite, cite le début de la préface de la première édition (p. 3), puis une note de la préface de la troisième (p. 10), et enfin quelques lignes de la troisième partie (p. 110). Il est vrai que cette manière peut permettre plus aisément au lecteur de croire, — quoique le critique ne le dise point, — que l'auteur indiquait des motifs différents selon les endroits. Sainte-Beuve allègue, en outre, une prétendue confidence des *Mémoires d'outre-tombe*, sur laquelle nous reviendrons.

foi de l'écrivain. Il affirme, par exemple, que les *Mémoires d'outre-tombe* sont *sincères*. « Mais, ajoute-t-il, ils sont surtout poétiques, et n'ont que ce genre de sincérité-là — une *vérité d'artiste*. »

Simple trait, jeté en passant, d'une main légère et comme caressante, mais qui, en réalité, va bien à son but et fait une large blessure. Car exprimez l'idée rondement, à la cavalière, et vous verrez jusqu'où elle porte et ce qu'au fond elle veut dire ! Être vrai, comme un poète, quand on se donne pour un historien, c'est se moquer agréablement de son public.

Or ce qui oblige de croire à ce perpétuel mensonge d'artiste, le voici bien sensible dans « un petit exemple que j'ai pu vérifier », dit l'éminent critique¹. Il s'agit d'une visite que Chateaubriand fit, en 1802, à la fontaine de Vaucluse. On voit, par une lettre à Fontanes, qu'il appréciait assez peu, en ce temps-là, « Laure la bégueule et Pétrarque le bel-esprit ». Au contraire, quand il raconta ce voyage dans les *Mémoires d'outre-tombe*, en 1838, il parla de Pétrarque en homme qui l'appréciait avec plus de justice². Il faut bien remarquer que, dans cette page, il ne donne pas son impression d'alors pour son impression d'autrefois ; là serait l'arrangement, et pour parler franc, le mensonge. Il juge Pétrarque avec une équité bienveillante, comme il mérite d'être jugé, voilà tout !

C'est ce que Sainte-Beuve appelle être sincère à

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 111, en note.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 287.

la manière des poètes et n'avoir que « ce genre de sincérité-là ».

On sait que M^{me} de Beaumont mourut en 1803, consumée par une maladie de poitrine, qui l'emporta à trente et un ans. Elle était allée suivre un traitement au Mont-Dore, d'où les nouvelles les plus tristes arrivaient à Chateaubriand : il ne pouvait lui échapper que le dénouement n'était pas loin. Ses appréhensions l'accablaient, et il écrivait à Guéneau de Mussy : « J'aurai su ce que c'est que les peines et les joies du cœur les plus vives. Si je perds encore M^{me} de Beaumont, comme je le crains, je recevrai le dernier coup. Il ne me manquera donc rien, mon ami, pour être un *sage*, puisque j'ai aussi un peu d'étude ! Et pourtant, mon cher et jeune ami, je sens que dans cette hutte, où très certainement je finirai mes jours, je serai encore un fou, je serai encore tourmenté, agité ! Mais je me consolerais avec Pascal : *On jette un peu de terre sur la tête, et en voilà pour jamais*. »

Ainsi il rêve la solitude. Sa jeunesse est désenchantée. Cette mort, si elle arrive, lui paraît devoir être le coup suprême, la leçon poignante et décisive, qui fera tomber ses dernières illusions. Sur quoi, son commentateur, qui épie toutes ses paroles, glisse cette note :

« Il semble que cela lui manque pour le compléter : singulier point de vue, quand on va perdre la femme qui vous aime ! »

Un peu plus loin, Chateaubriand écrivait : « Elle dit qu'elle sent qu'elle s'éteint, qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe. » Et vivement ému par le

malheur que faisaient pressentir ces paroles, il ajoutait : « Si je perds cette amie, je deviendrai fou. »

Aussitôt, nouveau commentaire :

« Le voilà qui se ravise : s'il perd M^{me} de Beaumont, il deviendra *fou*. Tout à l'heure, il disait qu'il ne lui manquait plus que cela pour devenir *sage*. Quelle cervelle singulière que Chateaubriand ! Et quelle singulière forme de sensibilité ! »

Disons à notre tour : « Quel singulier commentateur ! Et quelle singulière logique, froide, tracassière, injuste et méchante ! »

Tout le monde connaît la profonde et noble sympathie que Chateaubriand montra à M^{me} Récamier. Elle dura plus de trente ans sans défaillance et sans nuage ; la mort seule put y mettre fin. Sainte-Beuve n'est pas loin d'y voir encore une pose. Il ne l'affirme point nettement, ce qui aurait passé vraiment la mesure, et ce qui n'est pas d'ailleurs dans sa manière ; mais il dit tout ce qu'il faut pour le laisser entendre :

« M^{me} Récamier, qui fut certainement une de ses amitiés délicates, était *avant tout* (qu'on remarque le mot !) un de ses arrangements, son arrangement suprême². »

*
* *

Animé de cet esprit, on s'attend bien qu'il saisisse toute occasion pour essayer de prendre la bonne foi

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 357-358. Les commentaires sont en note.

2. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 452 (dans un des appendices).

religieuse de Chateaubriand en défaut ; il n'y manque pas ; c'est comme une gageure qu'il se serait faite à lui-même.

Personne n'a oublié cette page magnifique du *Génie du Christianisme*, où est décrit un coucher de soleil sur l'Océan¹. L'auteur s'y donne un rôle à lui-même ; il se montre se mêlant à la prière du soir sur le navire, et versant des larmes d'attendrissement et d'admiration devant la touchante grandeur du spectacle offert à ses yeux ravis.

Il a raconté depuis dans ses *Mémoires*² que cette peinture n'était pas purement fantaisiste, mais que cependant il ne s'y était pas mis tout entier, avec les sentiments divers qui l'animaient alors. C'est ainsi qu'à côté de l'image de Dieu, à demi visible dans les magnificences de la nature, son imagination ardente et folle lui représentait un fantôme d'amour, dont il a parlé bien des fois, cette sylphide enchanteresse, fille de ses rêves, et, à certains moments, son idole.

Notons, en outre, que lorsque Sainte-Beuve copia cette partie des *Mémoires* encore manuscrits, en 1834, il crut qu'il s'agissait d'une créature réelle, rencontrée sur le vaisseau, et dont la grâce et le sourire auraient fait battre le cœur du jeune homme. Or, revenant sur ce passage, l'auteur avait précisé sa pensée, de manière à rendre toute confusion impossible.

Et voilà de quoi lui chercher deux fois querelle ! D'abord la scène du *Génie du Christianisme* n'est

1. I^{re} partie, l. v, ch. XII ; œuvres complètes, t. II, p. 113-114.
2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 367-368.

donc pas tout à fait exacte, et alors que penserons-nous de toutes les autres ?

« Il est fâcheux, vraiment, de savoir ainsi le secret, de voir à nu le revers de la toile. Même là où l'on ne sait pas, on est tenté désormais d'agiter la tapisserie magnifique et de dire : « Il y a du creux. »

Et puis la confiance est incomplète ; il ne doit pas dire toute la vérité.

— Quant à ce dernier grief, on ne s'explique pas du tout ce qui le provoque, sinon le dépit qu'éprouve la critique de s'être tout d'abord mépris. Cette sylphide revient assez souvent dans les récits de l'auteur pour que nous ne soyons pas étonnés de la rencontrer là. Et d'ailleurs, on nous y avait préparés : elle est déjà nommée vingt lignes plus haut.

En ce qui concerne l'exactitude générale de la scène, assurément le commun des lecteurs ne trouvera rien à y reprendre. Loin de ne pas la juger assez grande, on ne se serait jamais reconnu le droit d'exiger qu'elle le fût autant.

Pour moi, s'il m'est permis d'apporter mon propre témoignage, avant de l'avoir rapproché des *Mémoires*, je prenais ce tableau, je l'avoue, pour un tableau purement idéal. La pensée ne me venait pas d'y chercher les confidences d'un témoin ; je ne songeais qu'au libre talent du peintre. Ce qui m'a donc surpris, quand j'ai connu plus tard la relation véritable des incidents du voyage et des impressions du voyageur, ce n'est certes pas l'omission d'un détail réel, c'est la fidélité de l'ensemble ; car rien, en somme, n'y obligeait l'écrivain. Tout à l'heure,

Sainte-Beuve prétendait que Chateaubriand, historien, n'observait que la vérité particulière aux poètes ; il voudrait maintenant que Chateaubriand poète observât la vérité particulière aux historiens. C'est une exigence fort singulière, tout à fait nouvelle et absolument inacceptable. Quand il a composé cette description célèbre, l'auteur a écrit comme il pensait et sentait en écrivant ; cela suffirait pour qu'on dût rendre hommage à sa sincérité.

Mais il a fait plus : son imagination n'a pas tout créé, il a puisé fidèlement dans sa mémoire. Car il reste vrai, comme le dit le *Génie du Christianisme*, que ces spectacles imposants éveillaient, au fond de sa jeune âme, un vif sentiment de religion ; et même « jamais Dieu ne l'a plus troublé de sa grandeur »¹ ; il est vrai aussi que dans cette chute tranquille du jour, lorsqu'il entendit la cloche sonner la prière, il monta sur le pont pour prier avec les matelots en regardant le « globe du soleil » descendre lentement dans les flots, « au milieu des espaces sans bornes ». Quant à lui reprocher de n'avoir pas mêlé à ces souvenirs religieux, qui convenaient à son tableau, des souvenirs profanes que rien n'y appelait et qui, en le défigurant, en auraient fait un vrai contre-sens artistique, c'est une idée au moins étrange ; Sainte-Beuve a dû avoir quelque peine à la prendre lui-même au sérieux.

Cela ne l'empêche pas de se plaindre du tableau à cause de ce que dit la confiance, et de la confiance à cause de ce qu'elle ne dit pas. Il conclut,

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 348.

selon son penchant, qu'on nous a trompés dans l'un et l'autre¹.

C'est vraiment un système, et il frappera qui-conque prendra la peine d'y regarder, car il est appliqué sans cesse. Parlant de La Harpe, longtemps incrédule, Chateaubriand dit qu'il eut le bonheur que sa droiture méritait : il se convertit dans ses dernières années et mourut chrétiennement, ce qui est la grande affaire. L'écrivain appelle cela d'un mot que tout chrétien trouvera juste : *Ne pas manquer sa fin*².

Qu'on lise maintenant le commentaire ! L'expression « lui échappe... c'est bien cela, il n'a pas manqué la belle scène du cinquième acte. — La vie pour lui est une œuvre d'art, une pièce de théâtre. O tragédien³ ! »

On voit que le critique s'indigne : il monte jusqu'à l'apostrophe ! C'est un sujet où elle lui vient aisément ! Ne s'écrie-t-il pas ailleurs, comme s'il ne remarquait pas la gravité de l'injure ? « O éternelle duplicité et triplicité du cœur humain⁴ ! »

Or, veut-on savoir d'où vient cette explosion ? Le voici : il cite des *Mémoires inédits*, à l'égard desquels il convient d'être en défiance, nous l'avons dit et nous montrerons pourquoi. D'après ce témoi-

1. Voici le texte exactement : « De sorte qu'en nous disant plus qu'il n'en faut pour détruire son idéal du *Génie du Christianisme*, il ne nous donne pas pour cela le réel : nous n'avons le vrai d'aucun côté. » *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 316, en note.

2. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 300.

3. *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 339, en note.

4. *Ibid.*, t. II, p. 447, en note.

gnage suspect, la vertu de Chateaubriand aurait eu des défaillances vers la fin de l'année 1829. Or, au mois de mai de cette même année, revenant de Rome, il entretenait M^{me} Récamier de ce qu'il entendait faire : il développait devant elle, « avec tout l'éclat, toute la séduction de sa belle imagination, un plan de vie que remplirait la religion, l'amitié et les arts¹ ».

Sainte-Beuve prend un malin plaisir à rapprocher les deux passages, et c'est alors que la loyauté de sa vertu se révolte :

« O duplicité et triplicité ! »

Ovide, qui se connaissait en faiblesses morales, disait : « Je vois ce qui est mieux, je l'approuve, et je fais ce qui est pire. »

..... *Video meliora, proboque,*

Deteriora sequor.

On ne se doutait pas que Sainte-Beuve manquât de cette expérience.

Mais enfin il devait toujours connaître la leçon qu'elle donne, au moins par les confidences ou la perspicacité d'autrui. Elle a été devinée et exprimée par des hommes qu'on peut qualifier de plus vertueux que lui sans manquer de justice à sa renommée.

Chateaubriand formant de beaux projets de vie, au printemps de 1829, et y manquant — s'il y a manqué — à l'automne, six mois après, c'est un exemple, il faut bien l'avouer, qui n'est pas rare

1. *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Madame Récamier*, t. II, p. 374.

autant qu'il devrait l'être. On n'a vraiment pas besoin, pour y croire, de chercher une explication dans la feinte et le mensonge. Sainte-Beuve aurait bien fait de laisser à d'autres ce mauvais procédé.

Mais il y tient. Avec l'air du monde le moins propre à une thèse, il a sa thèse et s'y obstine.

Chateaubriand fait, dans les *Martyrs*, une peinture du paradis. Le sujet est difficile. Sainte-Beuve est d'avis qu'il ne pouvait guère s'en tirer à son éloge, car il ne croyait pas sans doute au ciel, qui devait lui être indifférent. Pourquoi ? — Parce qu'il était mélancolique. La raison est singulière, mais il la donne ; qu'on en juge !

« Au fond, Chateaubriand a dû d'autant moins réussir à peindre le paradis qu'il ne désirait pas vivre, ni *par conséquent revivre*, qu'il n'aimait pas sincèrement la vie. Pour lui, c'était assez d'une et déjà trop¹. »

L'idée chère, l'accusation de n'avoir joué toujours qu'un personnage, surtout en religion, se glisse jusque dans les éloges qui paraissent les plus chauds ; que dis-je ? elle s'y dresse parfois avec audace. Recueillons, par exemple, celui-ci :

« Le voilà en plein dans la nature humaine héroïque et splendide ; voilà le Chateaubriand *avant le rôle* et le parti pris, avant le *Génie du Christianisme*. Il pense comme Vauvenargues... il est de la religion de Pline le Jeune... etc...². »

1. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 8, en note.

2. *Ibid.*, t. II, p. 75-76, en note. Sainte-Beuve, qui appelle Vauvenargues « ce jeune ancien », semble prendre ici le jeune ami de Voltaire pour un représentant fidèle de ses idées. C'est un

Qu'est-ce donc qui vaut à Chateaubriand de passer enfin pour se montrer tel qu'il était avant le rôle, c'est-à-dire avant le *Génie du Christianisme* ?

Une phrase, une simple phrase, et qui a été écrite douze ans après son retour à la foi, dans l'*Itinéraire*.

C'est donc une recrudescence, et comme une bouffée d'incrédulité ?

Le lecteur appréciera lui-même. Voici le passage :

« Après tout, ne dédaignons pas trop la gloire ; rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie. »

Tel est, paraît-il, le Chateaubriand d'avant la conversion. Tout le monde se demandera pourquoi ce n'est pas tout aussi bien le Chateaubriand d'après. L'auteur de *l'Imitation* aurait sans doute parlé autrement. Mais que Chateaubriand, même converti, n'ait pas ressemblé tout à fait à l'auteur de *l'Imitation*, certainement il n'y a jamais eu personne que Sainte-Beuve qui s'étonnât de s'en apercevoir, s'il s'en est vraiment étonné. Quoi ! ce serait un démenti pour les convictions chrétiennes de l'écrivain que cette pensée inoffensive,

sentiment qu'expliquent certains endroits peu religieux des ouvrages du moraliste et qui est défendu notamment par Suard. D'après Suard, Vauvenargues était incrédule, et il est mort dans son incrédulité. D'autres soutiennent qu'il était religieux et citent particulièrement sa belle *Méditation sur la foi*, que termine une *Prière à Dieu*. Unissant, pour ainsi dire, les deux opinions, mais au profit de la seconde, Marmontel a écrit qu'il mourut en *chrétien philosophe*.

où l'orthodoxie la plus scrupuleuse serait fort embarrassée de trouver un mot à reprendre ! Elle montrerait que, par intervalles, il revenait à la religion des rationalistes illustres, païens ou philosophes ?... Il faut, pour oser le faire entendre, que Sainte-Beuve éprouve une bien impérieuse envie d'opposer Chateaubriand à lui-même !

Mais c'est ainsi qu'il en use à son égard. Ses éloges même accusent et blessent. Ils ressemblent à des caresses félines : on y sent la griffe¹.

1. On lit dans le *Journal des Goncourt* (1^{re} série, t. II, p. 190) : « Le plus grand et peut être le plus malin esprit causé de Sainte-Beuve : l'éreintement dans la défense. Ah ! le terrible empoisonneur d'éloges !... »

II

CE QUI INSPIRE LES ATTAQUES DE SAINTE-BEUVE

Crainte d'être dupe. — Jalousie. — Goût de la volupté.
Scepticisme aigu

On voit que la malveillance de Sainte-Beuve pour Chateaubriand n'est pas douteuse. D'où vient-elle donc ? Qu'est-ce qui l'explique ? Car enfin Sainte-Beuve a aimé les lettres avec passion. La sympathie devait lui être naturelle envers celui qu'il a nommé le plus grand lettré de ce siècle. Ce grand lettré n'était-il pas en même temps le vrai père de l'école nouvelle, qui avait enthousiasmé sa jeunesse ? Et n'avait-il pas eu l'honneur enfin de le voir lui-même de près, dans ce salon fameux et si étroitement fermé, où il avait reçu la flatteuse distinction d'être admis ? Ainsi que tous ceux qui se réunissaient là, autour de lui, et comme sous les rayons de sa gloire, Sainte-Beuve était, pour ainsi dire, de sa cour.

Comment se fait-il donc qu'il se soit complu à le décrier, au moins dans sa bonne foi ? Quelles peuvent être les raisons de cette hostilité singulière ?

Il y en a plusieurs.

Tout d'abord il convient de se souvenir que l'auteur des *Lundis* était fort sensible à la crainte de jouer le rôle de dupe. Esprit très fin, il avait cet